

**DOC. n° 75** : Jacques PRÉVERT, "Eaux fortes de Picasso", *Spectacle*, 1951.

### Eaux-fortes de Picasso

Le Minotaure aveugle traverse un port, la nuit, guidé par une enfant aux grands yeux qui voient clair et il lève désespérément l'ombre de son regard mort vers un ciel étoilé. A gauche de la gravure, il y a un pêcheur debout près d'un feu allumé et à droite il y a des sardines qui brillent dans un filet.

Sur une autre gravure, le Minotaure n'est plus aveugle ou ne l'est pas encore, il porte autour de son large cou un collier de perles ou d'or et il boit. C'est certainement un jour de fête et ce jour-là sans aucun doute la vie est belle pour lui et il caresse sans penser à rien, de son regard bovin, divin, tous les jardins secrets des splendides filles publiques qui s'offrent si simplement et si naturellement à lui.

Et peut-être qu'il pense malgré tout à quelque chose puisque malgré tout il y a quelque chose d'humain qui remue en lui et peut-être alors qu'il pense tout simplement et tout naturellement : je bande, donc je suis !

Mais sur une autre gravure il est seul et atrocement triste et derrière son front brutal, borné et enfantin, dans sa lourde tête animale et fastueuse, la force de l'inertie et l'énergie du désespoir luttent avec acharnement mais en vain contre la très précise et très affreuse vision prémonitoire d'un destin imbécile et d'une vie sans lendemain. Spectateur fasciné de sa propre mise à mort, arrivé en avance à la corrida où sa place est réservée en plein soleil de plomb et au beau milieu du sable de l'arène ou bien dans l'ombre froide d'un abattoir modèle, il songe, de plus en plus seul et de plus en plus triste, à l'absurde bêtise des sacrifices humains et aux histoires qu'on raconte sur son compte et auxquelles il ne comprend rien : qu'il est le monstre des monstres, le grand vaurien, le fils de Minos et de Pasiphaé, l'abominable parent pauvre d'une famille de gens très aisés... et puis son frère ou son oncle, enfin quelqu'un de la famille et qu'on appelle Thésée qui doit venir lui poser les banderilles pour le punir d'avoir, paraît-il, dévoré un tas de beaux garçons et puis de jolies filles quelque part dans une île où il n'a jamais mis les pieds.

Et tout cela est beaucoup trop compliqué pour lui et complètement égaré dans le dédale des imbroglios d'une sordide histoire de bonne famille, comme un innocent cornard dans un obsédant vaudeville de Feydeau, il pense à la drôle de bobine d'Ariane sa sœur ou sa belle-sœur et il est de plus en plus triste et seul, en exil, dans un monde dont il a perdu le fil.

Et en le voyant ainsi complètement abruti, terrassé par l'intolérable migraine de ses réflexions inutiles, on ne peut s'empêcher de songer irrésistiblement à son fameux ancêtre, au grand singe de bronze savant, au penseur de Rodin perché derrière les grilles du sinistre Panthéon d'un sinistre Quartier Latin, séquestré tout au fond du grand puits cartésien.

Et Picasso lui-même, ne pouvant supporter une si déprimante analogie et saisi de compassion devant les avatars de son pauvre Minotaure, caresse d'une main fraternelle les doux cheveux bouclés de son innocent, de son monstrueux modèle et le Minotaure calmé, rassuré, reprend encore une fois goût à la vie et puis du poil de la bête en perdant encore une fois la mémoire et, comme un grand chien secouant ses puces, il secoue d'un seul coup tous les mythes de la mythologie et s'en va tranquillement sur ses pieds de derrière et tout droit devant lui.

Mais Picasso l'attend au tournant avec son burin, il faudra bien, un jour, qu'il y passe, comme les autres, ce Minotaure, et si ce n'est pas pour aujourd'hui ce sera pour demain, la mise à mort.